

Ne trouve que ces cris



Ne pas écrire

Je n'ai pas peur de la poudre, du froid, des hauteurs, des fantômes, des virus, des cheveux crasseux dans l'évier, de la mort, de la noirceur.

C'est de mon crâne que j'ai peur.

Ce sont ses parois que je crois infectées. Sans miroir assez puissant pour inspecter son envers, sans diagnostic définitif, l'obsession croît plus vite que n'importe quel cancer. Je m'imagine mourante, gâtée. Je m'imagine arrivée à l'heure des conclusions, des sommes, de la vérité. J'imagine l'expert qui sort sa tête de la mienne, qui enlève ses gants et qui annonce : ma théorie est confirmée, il n'y a rien là-dedans.

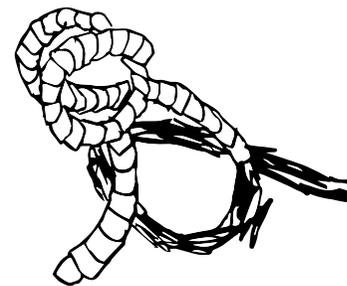
C'est vrai, je suis déçue, car j'ai été assez idiote pour m'imaginer que peut-être... Mais non, bien sûr que non, bien sûr que non. Où avais-je la tête? D'autres ont déjà fait ce que je voudrais faire. Pourquoi rêver d'ajouter une chiure au canon? Je suis contente que d'autres, plus adroits, y soient arrivés avant moi.

Mon cœur a peut-être déjà été rouge vif, mon estomac turquoise clair, mon cerveau vert émeraude. Il fut une époque, je crois, une fenêtre, un oiseau, que j'ai raté, que je n'ai pas saisi au vol. Maintenant mon cœur baigne dans le pus, mon cerveau pourrit, mon ventre est troué par l'acide. Ce n'est pas un drame, c'est un fait. Je suis de ceux qui n'ont rien de précieux.

« Si tu y penses encore, c'est que tu en as envie, » disent mes amies. Je n'ai envie de rien. Je me méprise calmement, je constate ma faiblesse. « Fais-toi confiance. Moi, j'adorerais lire ce que tu as à dire, » disent-elles encore.

Elles ne comprennent pas qu'il n'y a pas de moi. Je suis un réceptacle, une boîte vocale, une machine. Pour écrire, il faut un monde, un jardin secret, un feu. Je n'ai pas ça.

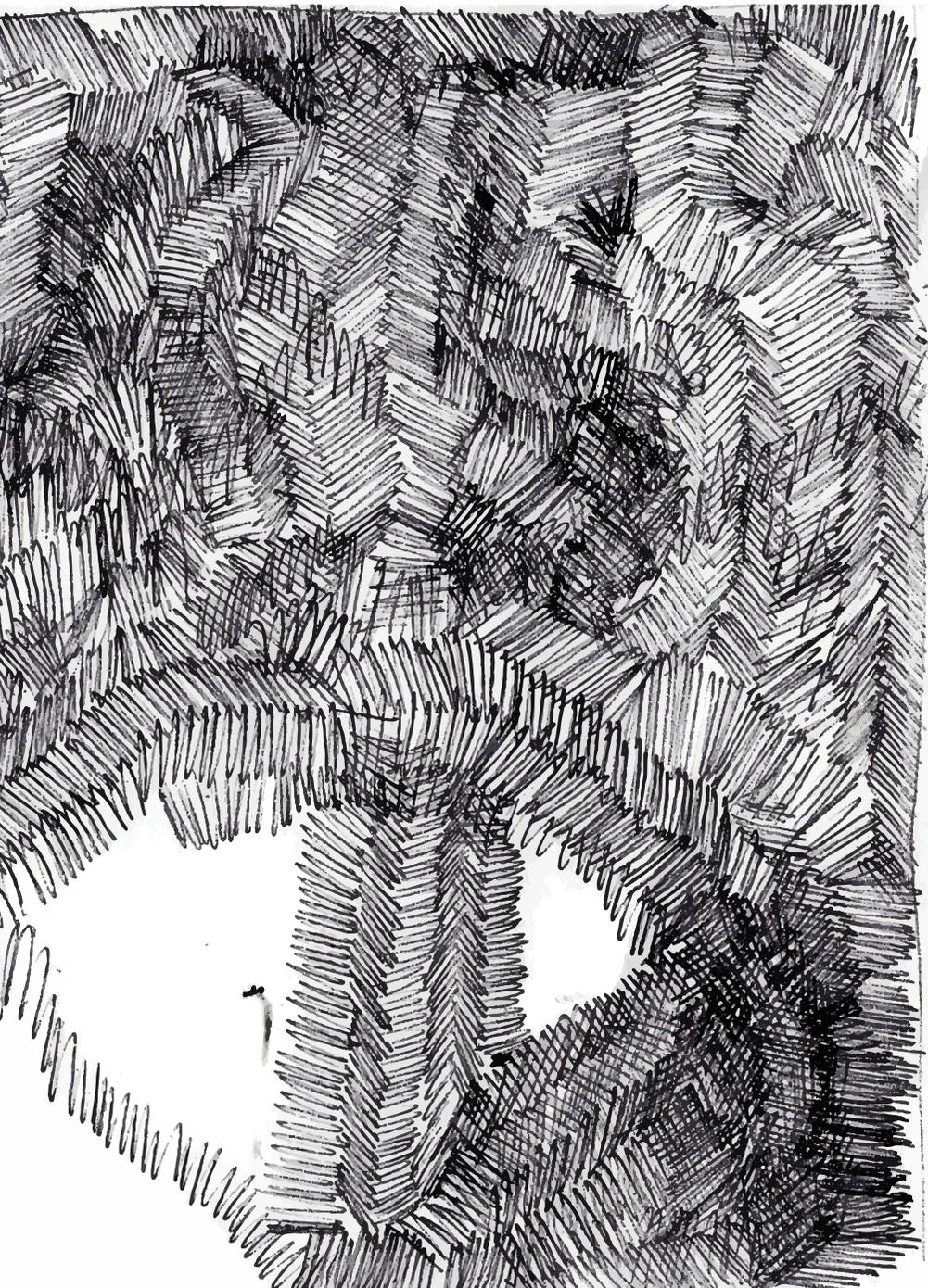
Je n'ai pas peur des ténèbres, des morts, des maisons hantées, car rien de tout cela n'existe pour moi. Je ne reçois pas de visites. Les démons comme les anges ont mieux à faire. La beauté me glisse entre les mains. Je remplis ma chambre de livres, de plantes, de figurines, de chandelles, de souvenirs, mais j'ai l'impression d'habiter dans un condo. Toutes les traces des tâches que j'accomplis pendant la journée sont effacées le soir venu. Je m'assassine au quotidien et je ne laisse aucune preuve, pas la moindre empreinte, pas une seule larme de sang. Un jour je déménagerai, quelqu'un d'autre prendra ma chambre, et ce sera tout comme si je n'y avais jamais vécu.



Comme si je n'avais jamais vécu.

La marque de l'inconfort

M A R Y S E A N D R A O S



Le bégaiement s'est installé doucement. De petites hésitations, parfois, des tremblements dans la voix. Et puis, un jour, au milieu d'une phrase, la stupeur m'a saisie : je ne trouverais pas les mots, je n'y arriverais pas. J'étais devant un groupe d'étudiant.e.s dont tous les visages me regardaient, interloqués. Mon poulx battait si fort dans ma gorge qu'il m'empêchait de respirer.

J'ai fini par reprendre mon souffle. Mais la voix, elle, a continué de me désertier : j'ai tranquillement renoncé à parler devant un auditoire.

On dit que l'on prend la parole, ou qu'elle nous est donnée : c'est peut-être pourquoi elle m'est toujours apparue comme un privilège. La parole ne nous appartient pas, elle n'est pas une chose qui nous serait propre, mais plutôt un espace pour lequel on lutte, et auquel tout le monde n'a pas forcément accès.

Qu'avais-je fait pour mériter ce pouvoir? Pour que la parole me soit donnée? En quoi étais-je plus autorisée que les autres à être lue ou écoutée? Cette question me hantait. Je ne voyais pas que le seul fait de me la poser était la marque d'une oppression bien plus vaste. Avoir une tribune, transmettre le savoir, était et reste une position relativement nouvelle, culturellement, pour les femmes. Et lorsqu'elle y accèdent, elles sont nombreuses à douter de leur place. Elles savent intimement que la parole est un espace où, d'emblée, certaines personnes sont plus admissibles que d'autres.

Je le sentais chaque fois que je faisais face à une classe ou lisais mes poèmes au micro. Ma légitimité n'était pas acquise : il fallait que je fasse mes preuves.

Et, lorsqu'il m'est devenu impossible de mener cette lutte, le silence s'est imposé comme dernier refuge.

*

L'écriture me vient de cet inconfort-là. De cette difficulté à sentir que j'ai une place dans le monde, à me risquer dans la parole. J'ai été témoin de cet inconfort chez beaucoup d'autres : non seulement des femmes, mais, plus largement, des personnes qui n'ont pas de place dans la configuration sociale. Des gens à qui l'on fait comprendre qu'ils ne devraient pas s'exprimer. Ce qu'ils tenteront de faire et de dire sera toujours inadéquat ; à force, ils en deviennent eux-mêmes persuadés.

C'est insidieux. En tant que femme, j'ai appris à mépriser les autres femmes, à me mépriser moi-même. J'ai appris à les juger plus sévèrement que les hommes, en traquant les faiblesses de leur discours, leur manque d'assurance (qui ne sont dus, par un effet de boucle, qu'à ce mépris latent). Je le sais parce que le regard que je porte sur elles est le même que celui qui m'empêche de parler. Je me vois vue comme je les vois : toujours déjà remises en doute, tenues de prouver que leur langage se tient, correspond à ce qu'on juge valable.

L'idéologie n'est pas qu'une affaire de discours, de faits ou de décisions politiques : elle entre dans le corps, affecte les relations et les identités. L'envie de disparaître, la honte d'avoir dit ceci, d'avoir fait cela, ne sont pas des maladies individuelles ; ce sont des conditions sociales. Et ce n'est pas parce que cette oppression est invisible qu'elle est sans importance. Au contraire, il me semble que c'est d'abord elle que l'on devrait combattre, reconnaître.

L'écriture est une façon de faire exister cette réalité intérieure. De lui donner voix, de déranger le consensus qui la nie. C'est le dernier recours quand on ne sait plus, quand on ne peut

plus parler. Et, en cela, c'est un geste radical d'émancipation.

*

Publier un texte, chaque fois, me fait violence. Je dois lutter contre la tentation très forte de garder le silence, de ne pas exister. À la longue, c'est une habitude presque confortable. Pourtant, si je continue à me taire, je donne raison au régime de l'exclusion. J'y collabore.

C'est par la parole que l'on se constitue comme sujet, c'est-à-dire comme être égal à tout autre. Cette réflexion, je la tiens de penseurs et penseuses comme Rancière, Wittig ou Agamben. Ce qui fait de moi un être humain, ce qui me relie aux autres, c'est le langage. En écrivant, non seulement je me permets d'exister, mais j'ouvre la possibilité que cette parole tisse des liens, fasse communauté. Par l'écriture, l'oppression cesse d'être une question individuelle, isolée, pour devenir un fait de collectivité.

Si mes mots peuvent toucher une seule personne, si quelqu'un, un jour, s'y reconnaît, ce sera un miracle de plus dans la voie hors du silence.

*

J'en ai connu beaucoup comme toi. J'en ai écrit, des pages, traversée par ta voix — ces quelques textes envoyés au compte-gouttes, que j'accumule comme des secrets. Ce que tu écris ne ressemble à rien d'autre ; et pourtant, c'est une langue dans laquelle je me reconnais. Une langue dont on est nombreuses à avoir besoin.

Je ne sais pas ce qu'il faudrait pour te donner confiance. Pour que tu oses partager ta voix, ton regard. Je peux simplement lire. Écouter, soutenir.

Je tente de prêter l'oreille aux voix qui hésitent, aux voix imparfaites. C'est peut-être le premier acte de solidarité. D'intransigeance envers le mépris des femmes dont nous gardons tou.te.s l'empreinte subtile et invisible.

*

Prendre la parole devrait appartenir au même mouvement que celui de la donner. Il faut cesser d'en user comme d'un pouvoir, en faire un acte éthique. Cela signifie de savoir écouter — peu importe les catégories sociales auxquelles on appartient.

Si je peux écrire ce texte aujourd'hui, c'est grâce aux personnes qui m'ont donné la parole, qui l'ont encouragée. Ces éditrices, enseignant.e.s, animatrices ont utilisé leur privilège pour valoriser de nouvelles voix, des potentiels. Cet engagement-là, je le reconnais comme politique.

Et j'ai envie de le poursuivre. D'écrire, mais aussi d'amener celles qui doutent à prendre la place qui leur revient.



Elles ont découvert
qu'elles n'étaient plus
le chemin de leur maison
que longtemps elles avaient tissé
crevé des abcès
jusqu'au jaune du crépuscule
avec de longues aiguilles mouillées:
qu'elles avaient réussi à posséder
les miracles

alors seulement elles ont compris
la lassitude, le prix à payer:
je vais les prendre sur mes genoux et
la briser, elles et toutes les autres
la nommer
leur tresser des haines
la prendre seule

Elles ont découvert
comment brûler leur métier
ne pas oublier:
il y a assez d'espace dans notre danse
nos ombres et lumières farouches
pour nous accueillir toutes
nos feux possèdent l'air
nos hanches l'impossible
et nous survivrons
à accueillir le chant du monde



Stavina, se donna lieu (1)

« Tant que vous écrivez ce que vous avez envie d'écrire, c'est là tout ce qui compte; que cela vaille pour l'éternité ou seulement pour quelques heures, personne ne peut le dire. Mais sacrifier un cheveu de votre vision, une nuance de ses couleurs, par égard pour un directeur avec une coupe d'argent à la main ou pour un professeur dissimulant une règle graduée dans sa manche, est la plus lamentable trahison en comparaison de laquelle le sacrifice de la richesse ou celui de la chasteté, considérés autrefois comme les plus grandes catastrophes humaines, ne sont qu'une morsure de puce. »

Virginia Woolf, Une pièce bien à soi

Fiction

Ta main immobile est posée devant le clavier de l'ordinateur en veille. Le temps passe entre chaque coup d'oeil que tu jettes à l'horloge. Le vide se nourrit de l'absence de mots. Tes tentatives ne sont pas considérables : que faire de quelques phrases éparses se liant mal les unes aux autres? Une braise se réchauffe en toi, quand l'envie te vient d'écrire autre chose, de laisser tomber l'impératif des délais à respecter. Tu fouilles les souvenirs de la veille.

Comme souvent en compagnie de ta famille, tu t'es sentie flouée devant les propos de ce vieil oncle qui a raconté l'histoire de cette femme dite nymphomane. Celle qui « couchait ». Il y a eu ce sursaut dans ton estomac quand il a affirmé

que, pour lui donner une leçon, son mari l'a appuyée au mur, l'a frappée. On l'a retrouvée morte dans une rivière, droguée et probablement violée, deux semaines plus tard. L'oncle a ajouté, d'un ton blagueur, qu'elle l'avait bien mérité. Qu'il faut remettre les femmes à leur place. Ton cœur bat fort, il hurle. Tu bous et tentes de gérer la fièvre qui augmente. Tu prends conscience, dans la parole, qu'il y a quelque chose que tu as mal saisi et c'est l'édifice de tes illusions qui s'effondre, devant cette simple anecdote. Comment as-tu oublié qu'on tentera encore, même dans les plus petites résistances, de corriger les femmes; dans ce qu'elles disent et ce qu'elles font? Par le bâillonnement, par la force physique, par l'ignorance, ou alors, simplement en se réappropriant leurs récits. On octroiera à l'oncle (l'homme) le droit de parole; le droit de diminuer les violences faites aux femmes. À toi, on demandera de calmer tes ardeurs, de quitter la pièce, de parler moins fort (ou ne pas parler du tout), et l'on se moquera de toi, de ton féminisme, de ta jeunesse.

*Car, dans des imaginaires timés
senés, peu qu'une femme soit
présente dans un lieu, elle doit
faire voeu de chasteté de parole.*

Tu désires mettre fin, rompre le fil qui passe dans le temps qui file. Les violences se fauillent trop bien devant les résistances.

Tu es restée là, de marbre, les mots tordus dans ta gorge. Tu savais qu'en haussant la voix, qui aurait facilement pu se briser sous l'impact de la peur, on t'accolerait le statut, peu reluisant, de l'hystérique (vieux terme ayant servi à justifier

l'enfermement et le contrôle de tant de corps de femmes) – ou une autre maladie mentale quelconque. Jouer ce rôle-là dans les yeux des autres t'a effrayée. Tu sais que tu aurais pu agir, pour faire acte de cette liberté de parole que tu défends si ardemment. De cette transformation de ton corps en voix qui porte, de nouvelles avenues auraient pu prendre place dans la mémoire de ce vieil oncle et des femmes qui se trouvaient dans la pièce.

C'est dans ce contexte que tu écris, dans cette tension constante d'une voix qui te semble arrachée, du temps qui te semble compté. C'est pour ça spécifiquement, pour activement retrouver ta voix propre, pour saisir tes limites et ta marge de manœuvre. Et malgré ces routes courbes où les mots s'étouffent de silence, il y aura toujours les petits espaces où l'oxygène est grand, où des voix t'appuient pour rompre l'habitude.

Écrire / sujet

« Écrire nous change. Nous n'écrivons pas selon ce que nous sommes; nous sommes selon ce que nous écrivons. »

Maurice Blanchot, L'espace littéraire

D'abord, écrire pour se poser comme sujet. Dans la prise de parole et les mots formulés, parfois difficilement, il y a affirmation. Écrire, c'est se poser comme sujet devant soi-même. Ou s'écrire. Annoter ce qui bouscule et traverse. C'est penser, mais aussi se penser, en réaction aux cadres établis — inventer un monde, un imaginaire bien à soi, fait de ce qu'on a été, de ce qu'on voudrait qu'il adienne, des sensibilités qui nous habitent. Dans cette contemplation de soi, il y a rupture avec l'habitude, avec l'image matraquée à tous vents de ces femmes qui prennent soin et se doivent de jouer les belles, de se montrer passives. De ce regard sur soi, il y a l'ouverture

à se penser et se créer. Se poser comme sujet, c'est sortir de cette image des femmes, sculptée finement dans l'écriture des hommes; expression de l'assouvissement d'un désir de puissance (ou de tout autre fantasme détourné).

Écrire, c'est affirmer une autonomie propre. Dans la rupture avec l'habitude, il y a l'acte de refuser. Couper le fil de la norme imposée. Affirmer le subversif, le NON crié, le refus catégorique, le bouleversement des regards qui se figent devant les cris. Cette image est à l'encontre de l'imaginaire que l'on se fait des femmes. Cette rupture est nécessaire pour fonder du nouveau. Sur des poussières laissées, créer l'envie agressive d'un autre mode d'être à soi et à l'autre. Écrire à travers une majorité canonique masculine, c'est résister, mais, à travers le mouvement de la parole forte qui dit non, c'est rompre le fil narratif d'une histoire construite de façon hégémonique du contrôle des hommes sur les femmes.

« La filiation est un art de tenir le fil et de casser le fil. »

Françoise Collin

Dans l'écriture, il faut savoir casser ce fil, puis en tenir de nouveau. Dans cette transition quelque chose naît; une brèche s'ouvre, un nouveau regard, une nouvelle façon d'être au monde. En rompant avec la conformité, on fait advenir un terrain créatif, on éclaircit des zones d'ombres. Car, dans une pratique de la transition, il y a les cendres brûlées qui s'égarer dans le mouvement du vent, faisant échos à d'autres, créant des initiatives. Dans la transition, il y a ce qui reste, ce qui part, ce qui naît. Du nouveau. Il faut donc commencer à casser toutes les cordes, tissées serrées, qui attachent à l'habitude. Avoir le courage d'élaborer un NON (ou notre nom) devant le risque de la fragilité; de la position instable, de l'inconnu quant à ce qui naîtra. Malgré les vertiges, c'est de ces unicités que naîtra le terrain propice aux dialogues, aux forces nouvelles, aux élaborations de

nouvelles voix, de nouvelles actions : dans l'art, la politique, les amitiés. Il faut apprendre, dans ce mouvement vers soi, à être critique, à être critiquée. L'écriture est cette pratique de la différence, ce regard sur la différence qui nous fait être. L'écriture brise les mimétismes, les répétitions.

L'écriture est aussi mouvement, corporalité. L'acte est physique. Écrire implique le mouvement de la main, les doigts arqués. Il implique les douleurs physiques. Les épaules tendues, les jambes engourdis, les yeux épuisés, il est une limite imposée à l'écriture, mais aussi possible dans la physicalité nécessaire au mouvement. Il impose de prendre conscience de sa présence dans le temps. Dans la parole, il y a une voix qui s'étire hors du corps qui l'agrandit et lui donne une consistance. L'écriture permet de s'affirmer et dans l'acte même, c'est s'inscrire dans un mouvement qui va vers l'autre. Dans des allers et venues. Ne faut-il jamais être trop près dans l'extrême profondeur de sa solitude, pour ne pas s'égarer et en être ébloui.e.s - comme Narcisse devant son miroir? Ni complètement à l'extérieur, pour ne pas s'égarer dans la masse informe des autres, sans plus d'attaches à soi. Il me semble en être de même avec l'écriture. Cette capacité à se mouvoir, à se déplacer afin de trouver des éclairages adéquats, mais toujours radicalement différents, multiples.

se donner lieu

« Si nous écrivons, c'est parce que l'écriture est une manière d'être plurielle sans se perdre »

Françoise Collin

D'un espace fertile de renaissance – un lieu vivant d'énergie et de mouvements – peut naître les dialogues, les amitiés, les prises de paroles, les tensions aussi, enrichissantes, certainement. Pour permettre de donner lieu aux voix, nous

faut-il travailler à des solidarités, des modèles remodelables? Acquérir des lieux physiques communs, les multiplier, pour se rencontrer, pour échanger, redonner sens à ce qui fait communauté.

Les manifestations permettent de partager le mouvement, les bars, les appartements, des intimités diverses, les chambres à coucher des sexualités, des quotidiens, mais nous faut-il d'autres endroits, d'autres lieux où la parole prendra une place plus grande? Il nous faut ces espaces pour se reconstruire. Plus intimement, comme le cible Virginia Woolf, pour qu'une femme puisse (s')écrire, il lui faut une chambre ou une pièce à soi et de l'argent. Plus largement, pour qu'une communauté puisse advenir, il lui faut des lieux collectifs et riches de partage, une librairie, un café, un théâtre. Ces considérations, matérielles mais aussi politiques, sont toujours à l'ordre du jour, de plus en plus nécessaires, quant aux espaces qui se raréfient considérablement, et qui sont violemment surveillés. C'est dans ce partage entre espace à soi et espace commun que le mouvement des rencontres peut advenir, que les unicités peuvent s'émanciper.

*S'écrire, c'est donc s'inscrire dans
un mouvement, sans s'y perdre
et sans s'y laisser prendre.
C'est rompre avec les hiérarchies,
c'est agir.*

C'est un geste en déplacement qui ouvre les possibles. Et c'est du mouvement de nos écritures que nous éviterons de nous enfermer dans les idéologies, dans les universités, dans des groupes fermés. C'est dans l'écriture de soi que nos amitiés, nos amours seront plus enracinées, plus affirmées. C'est dans l'acte de création, d'écriture, de prise de parole,

qu'il nous est possible de rompre avec ce qui fait l'histoire hégémonique, que ce soit s'opposer à l'affirmation de l'oncle sur l'homme à qui l'on donne le droit de battre sa femme ou s'opposer aux cadres prescrits, aux modèles.

Car il ne faut jamais fuir nos unicités — c'est de celles-ci que naîtront des résistances multiples. La voie, les voix nécessaires(s) à l'émancipation de nos corps, individuels et collectifs.

La leçon

*« Nous voulons vivre de telle sorte que personne ne marche sur
personne, que personne ne crache sur personne, que personne
ne dise à personne Tu as l'air bien modeste dans le dessein de
l'amoindrir et de mieux l'entuber [...] »*

Lydie Salvayre, Pas pleurer

Dans une école tout près d'ici, une petite fille enthousiaste, pleine de cette confiance unique que, pour quelque temps, les enfants possèdent, s'assoit par terre dans son cours de musique. Son enseignante raconte qu'elle a reçu un billet qui lui a fait très plaisir. La petite, qui déjà aime tant les mots, est impatiente d'entendre Suzette lire à la classe le billet qui a produit chez elle un si grand effet. Suzette retourne plutôt le papier vers les élèves et s'exclame : « Rien n'est plus beau que cette jolie écriture délicate, si fine qu'on la voit à peine! Toutes les filles devraient écrire ainsi. » L'enfant est rassurée de ne jamais avoir écrit à Suzette. Son écriture immense, qui débordait des lignes l'aurait choquée. Elle retiendra la leçon. Désormais, et pour de nombreuses années, la fillette tracera des lettres minuscules. Elle sera enfin presque invisible et modeste. À l'image de la calligraphie que l'enseignante aimait tant. Comme les petites filles doivent l'être.



Hantise

« I WANT ALL THE ABOVE TO BE THE SUN »
Kathy Acker, Eurydice in the Underworld

Sans doute est-ce à cause d'histoires comme celle-là que lorsque les rôles se sont inversés, que nous nous sommes retrouvées devant la classe, nous avons immédiatement été hantées par l'idée que personne ne devrait être invisible ou réduit au silence. La prise de parole des femmes est devenue pour nous une obsession parce que nous savions qu'elles, en particulier, avaient été dressées à s'effacer. En exigeant des petites filles la discrétion et la modestie, c'est à la fois leur place et leurs désirs qu'on leur enlève. On veut détruire leur soif insatiable afin de s'assurer que l'ordre du monde ne soit pas bouleversé. Si certain.e.s enseignant.e.s réussissent si aisément à réduire leurs élèves au silence, peut-être pouvons-nous espérer de notre côté faire renaître ces voix qui ont été tuées. À quoi bon servirait-il d'enseigner si nous ne parvenons pas à ressusciter les voix assassinées?

Une fille sans histoire

« *Mon fils est tellement autonome* », cela signifie – *“J’ai décidé de ne lui prêter aucune attention.”* »
Marina Tsvétaeva, Vivre dans le feu

Dans une autre école tout près d'ici, une petite fille curieuse, gouvernée par une discrétion rare chez une enfant si jeune, n'a nul besoin qu'on lui demande de se taire. Elle le fait d'emblée. Et chaque année, chaque enseignant.e félicite ses parents : « Quelle enfant tranquille! Vraiment, il n'y a rien à dire. » En classe, chacun.e se réjouit de ne pas avoir

à s'en occuper, de pouvoir la laisser seule. Beaucoup plus tard, Ghislain, un prof de théâtre, lui dit à la fin de l'année que dort en elle un feu qu'elle doit libérer. Elle est étonnée. C'est bien la première fois qu'on a quelque chose à dire à son sujet. La jeune fille se tourne vers la littérature dans l'espoir de trouver des voix fortes qui hurleraient à sa place. On pourrait croire que, tout naturellement, elle chercherait sa voix chez des écrivaines. Mais elle ne les connaît pas. Les écrivaines, on ne les lui enseigne pas. Et elle n'a aucune envie d'aller par elle-même à leur rencontre parce qu'on lui a signifié que les mots des femmes avaient peu de valeur. Inévitablement, elle se forme donc au contact d'une littérature écrite strictement par des hommes.

Poète excuse

« *Je lui dis que les femmes ne créent que des enfants. Elle me répond: “Il y a les mystiques”. Après sa réponse, je rêve superbement dans le bar où nous buvons.* »
Violette Leduc, L'affamée

Devenues professeures, nous nous apercevons que, partout à l'école, on ne concède aux écrivaines qu'une place marginale. Spontanément, l'immense majorité des enseignant.e.s met au programme des écrivains. Tout se passe comme si faire lire des femmes exigeait toujours un effort et impliquait un engagement. Pour bien mesurer la place objective des écrivaines dans l'institution au-delà des corpus des collègues, nous rassemblons des données sur les anthologies littéraires utilisées au collégial. Nous constatons alors que les écrivaines y sont à peine plus présentes que parmi les œuvres enseignées autour de nous. On pourrait croire que les contingences historiques sont responsables de ce qui serait un simple état de fait. Il suffit pourtant de se confronter aux chiffres concernant la littérature québécoise depuis

1960, période pendant laquelle les voix des femmes deviennent de plus en plus indéniables, pour se rendre à l'évidence : l'excuse ne tient pas la route.

Dans l'édition de son anthologie publiée en 2013, Claude Vaillancourt intègre 17 % d'écrivaines dans son corpus de 1960 à 1980, et maintient un même pourcentage pour la période de 1980 à 2001. De son côté, Michel Laurin, dans la version de 2007 de son ouvrage, choisit 22 % d'écrivaines pour la période de 1960 à 1980, et 25 %, pour celle de 1980 à 2001. Comment expliquer une si faible présence, dans les anthologies, des écrivaines québécoises pendant ces quarante années? Comment expliquer qu'on choisisse d'y parler de Denis Vanier, mais non de Josée Yvon? Comment expliquer, pour ne nommer que certaines des plus évidentes, l'absence de Louky Bersianik et de Jovette Marchessault? Comme les petites filles, les écrivaines doivent rester discrètes au sein des institutions.

la guerre

« On est entrés en guerre et si tu l'as remportée, ce n'était pas parce que tu étais mieux armé mais parce que pour moi elle n'est toujours pas finie, gagner veut dire laisser tomber, gagner c'est avant tout oublier et laisser l'autre à son sentiment d'inachèvement. »

Nelly Arcan, Folle

Scène rejouée mille fois : lors d'un souper entre ami.e.s, une femme énonce une idée. Un des hommes présents, en désaccord, prend immédiatement le contrôle de la discussion. Il s'arrange pour que la suite se déroule sur son terrain à lui, dans ses termes, selon sa perspective. Il n'y aura désormais plus de réplique possible. La conversation ne permettra à personne d'enrichir sa pensée, uniquement à l'homme de marteler sa position. Souvenir d'une scène toute récente où la parole nous est ainsi confisquée. Nous sommes avec

des amis, parmi lesquels se trouve un de nos anciens professeurs de philosophie qui s'est mis à la poésie dans les dernières années. Nous faisons toutes deux allusion aux difficultés des femmes artistes. Le philosophe rétorque que, au contraire, les femmes artistes ont tout, qu'elles récoltent tous les honneurs et les subventions, qu'on a qu'à penser à Denise Desautels ou à Marie Chouinard. Puis il se livre à un soliloque où il répète sans cesse les noms de ces deux femmes, transformées en ennemies imaginaires, qui, à l'en croire, domineraient à elles seules la sphère culturelle. Nous ignorons ses accusations délirantes et nous remettons à parler des innombrables femmes artistes qui n'ont pas obtenu la visibilité qu'elles méritaient et de toutes celles, encore plus nombreuses, qui n'ont même pas pu se réaliser comme artistes en raison de leurs conditions de vie. Il répond que ces artistes inaccomplies n'existent pas, qu'il faut avoir foi en l'histoire, que les véritables génies finissent toujours par être entendus. Pour lui, de toute évidence, la sœur de Shakespeare, dotée d'un esprit aussi brillant que celui de son frère, ne se serait pas suicidée avant d'avoir écrit une seule ligne comme l'affirme, après une longue analyse, Virginia Woolf dans *A Room of One's Own*.

court-circuit

« J'ai pu observer, dit-elle, que dans la vie on demande aux femmes plus de courage qu'aux hommes. Quand j'entends dire qu'une femme a fait preuve de ce genre de courage, j'éprouve le besoin de la connaître. Il arrive en effet que les femmes, même séparées par la distance, sachent se prêter assistance mutuelle quand des hommes ne sont plus en mesure de le faire. »

Christa Wolf, *Aucun lieu, nulle part*

Loi d'être un simple mouvement qui sépare le bon grain de l'ivraie, l'histoire est aussi un rouleau compresseur à la solde

des dominants. Il est pourtant possible de court-circuiter son avancée dès maintenant. L'enseignant.e a la responsabilité de ne pas se reposer sur l'histoire retenue par les institutions, de ne surtout pas se contenter d'enseigner strictement ce qu'il ou elle a lu à l'université ou au cégep. Au contraire, la salle de classe doit servir autant à transmettre la tradition qu'à la remettre en question. De même que la littérature permet à des singularités, qui n'ont nulle place ailleurs, de s'exprimer, la salle de classe doit devenir le lieu où résonnent des paroles qui sortent du discours dominant, que tout autour défend et protège. L'enseignant.e a la possibilité de donner à toutes ces absentes, à toutes celles qui ne sont pas dans les anthologies, à toutes celles qu'on ne trouve pas dans les éditions scolaires, à toutes celles en marge de l'histoire littéraire, à toutes celles que, par paresse ou par manque d'audace, on n'enseigne normalement pas, la place qui leur revient. Et peut-être qu'au contact de ces voix, toutes celles qu'on a fait taire enfants cesseront de réfréner leur désir de parler.

« Il est interdit de porter des armes pour se révolter.
Je n'ai que mes ongles. »
— Violette Leduc, *L'affamée*





Écrire quand même

Le matin, avant de commencer à écrire, avant d'avoir le temps, avant d'avoir le droit, avant d'être prête, avant de trouver le courage, avant d'être la bonne personne : écrire quand même, écrire sur toutes les surfaces, les ombres, les odeurs de ta chambre encore grise, écrire jusque dans les recoins de toi, écrire où ce n'est pas permis. Tordre la vie et voir tomber l'infinité d'endroits, de gestes, de mots qui ne sont pas permis. En ajouter un à la liste chaque matin. L'écrire.

Un objet hygiénique, religieux, familial : transformé en godemiché. Le décrire. Un escalier vers ton ancien chez-toi, les fenêtres de ton ancien chez-toi, la périphérie de ton ancien chez-toi : barré d'une chaîne, placardées, blindée par une clôture en barbelé. L'écrire. Un menteur, un trou de cul qui rôde en liberté. Son nom. Le patron, les clients que tu verras dans quelques heures : le bruit que font leur arrogance, leur saleté, leurs bottes griffées, leurs babines qui clapotent pour rien. En rire. Le secret de famille, en toutes lettres. Une douleur, une douceur, une vie trop compliquée pour l'expliquer. Tu l'écris. Tu écris avec la liberté que tu n'as pas. Maille après maille, un tricot de vengeance et d'extase.

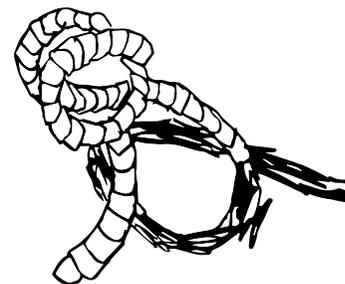
Dès qu'il cesse de faire noir dehors, tu fourres dans deux petites heures toutes les choses que tu ne pourras pas faire au travail. Tu existes pendant deux heures. Autant que possible. Tes efforts semblent tous coupés en deux—à moitié vrais seulement—endormis comme la douleur dans ton ventre, nettoyés par l'ibuprofène, déconcentrés, interrompus par les heures. Tu le fais quand même, tu te forces. Tu as remarqué que ça marche. Tu te forces et tu connais mieux ta force, maintenant. Tu gardes un œil sur le 7h30 qui arrivera bientôt, qui arrive, qui est là.

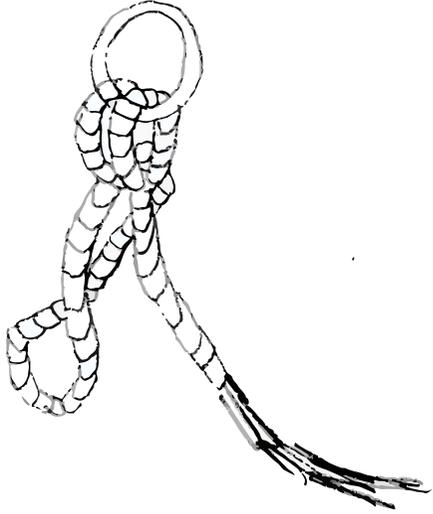
Dans l'autobus, tu vois des hordes de malades qui exhibent les mêmes symptômes que toi. Tu prends des notes sur la musique que tu les soupçonnes d'écouter pour se sentir un

peu mieux. Tu remarques leurs yeux qui se perdent, leurs enfants qui les ramènent sur terre, leurs mains qui se posent sur leurs cuisses pour les aider à se relever, leurs mâchoires qui bâillent déjà à l'ouverture des portes. Eux aussi travaillent, achètent, luttent pour ne pas disparaître. Tu songes, nos dos sont des troncs sur la remorque d'un camion lourd. Tu écris ça.

Le soir, tu écris des lettres d'amour à ces étrangers. Tu plonges dans une adolescence que tu n'as pas connue, tu traces un arbre généalogique imaginaire, tu t'y attaches, tu ne peux plus t'en défaire. Tu fais des tresses avec leurs langues, tu mets ta main sur leurs fronts fiévreux, tu les bordes, tu murmures : « C'était juste un cauchemar, rends-toi. »

Tu n'as plus envie de rire par le nez, tu n'as plus envie de balayer de la main, tu n'as plus besoin de rentrer la tête dans les épaules, de rougir jusqu'à la racine de ton orgueil. Il y a quelque chose derrière tous les visages durs, derrière toutes les mines défaites.





Tu ne veux pas tout savoir, tu ne peux pas tout aimer. Mais l'océan te fait un peu moins peur chaque jour. Tu bois la tasse les dents serrées et tu gardes les cristaux pour saler de la viande. Tu te fais les dents sur des rochers millénaires. Tu t'allonges dans un morceau de bois flotté et tu laisses les vagues te transformer.

C'est lors d'une retraite des Bêtes d'hier, alors que nous prenons quelques temps de recul pour réfléchir aux perspectives de notre collectif qu'est tombée la proposition de faire une micro-revue en collaboration avec le festival Dans ta tête. Spontanément, deux constats nous sont apparus : primo, oui, à fond, saisir l'occasion. Deuxio, la micro-revue permettrait de mettre en jeu l'essence même de notre collectif, c'est-à-dire, de questionner ce que peut être la/les créations féministes ou la prise de paroles féministes. Fidèles à nos habitudes, nous avons fait appel à des collaboratrices, dont les projets nous inspirent tant dans l'écrit, la poésie ou la pratique de l'art visuel et en laissant à l'artiste, la décision de son geste et de son médium. Car créer est un acte politique qui permet de sortir de l'invisible et ce sous toute ses formes.

Paradoxalement, le lancement de cette micro-revue se fait dans la semaine de la journée du 8 mars, journée internationale de la femme, qui est l'occasion annuelle de re-questionner la nécessité de se dire féministe, alors que nous vivons des acquis de l'égalité des sexes. Tel est le backlash: chacune des avancées progressistes pour les femmes s'inscrit dans un monde hostile -patriarcal, sexiste et machiste- qui constamment tente d'en effacer la trace. D'en modifier la trajectoire, de réécrire son parcours.

Les contributions ici assemblées nous offrent à posteriori des matériaux qui nous permettent hors de tout doute de croire que la posture féministe est loin d'être - telle que le voudrait ses détracteurs- archaïque et dépassée. Ainsi, nous avons remarqué la récurrence que pour prendre parole il faut d'abord s'en approprier l'acte et en investir l'espace. Ce qui est dit ici n'est pas la voix universalisante de la définition d'être femme. Tous ces écrits proviennent d'une position de privilège même au sein des opprimées et qu'en mettant leur

parole de l'avant, nous faisons échec à la diversité des voix; encore certaines restent insuffisamment écoutées.

Une femme qui s'exprime est nécessairement une femme qui se pose en conflit avec la panoplie de représentations de la féminité, dans lequel la douceur, la soumission et le mutisme sont des caractéristiques valorisées, normatives et hégémoniques. Une femme qui parle est donc une femme qui dérange, pour ne pas dire dérangée. De la même façon dans l'écriture féministe s'insère inextricablement le vécu, l'expérience quotidienne et physique d'être femme. L'écriture révèle une présence du corps, un corps rebelle face à la violence qu'on lui inflige.

Or, si écrire implique nécessairement de s'affirmer, nos collaboratrices évoquent aussi le droit de douter. Puisque par le doute, le questionnement, s'ouvrent de nouvelles voies - de nouvelles voix?- pour investir le malaise afin qu'il devienne puissance.

STÉFANIE CLERMONT



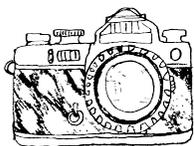
Stéphanie Clermont est l'auteure des nouvelles *Un nouveau cœur* (publiée dans le recueil *Subversions III*, Éditions Sabotart), *C'est son ventre* (publiée dans la revue *Féminétudes*, Vol. 20 No. 1) *L'Employée* (présentée devant public au St-Émilie Skillshare en avril 2015) et *La grande première* (à paraître dans un recueil des Éditions du remue-ménage). Elle vit à Montréal.

MARYSE ANDRAOS



Maryse Andraos termine actuellement une maîtrise en création littéraire. Elle a publié des textes dans *Main blanche*, *Somnambule*, *Fermaille* et *l'Agenda des femmes* 2014.

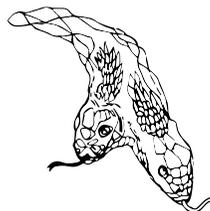
photographies de
FANNY DESROCHES



Fanny manie l'appareil jetable. Elle aime photographier le quotidien, le détail des choses, ses amis fatigués et la lenteur de l'hiver.

Dans un avenir pas si lointain, elle choisit la photographie comme champ d'étude, après plusieurs essais dans des domaines variés. Tout en gardant en tête qu'on est jamais certain de ses choix et qu'on se dirige dans la bonne direction.

GABRIELLE HUOT



Gabrielle n'est pas gymnaste, patiente, amatrice de steak, à l'aise sur des patins, éveillée à tout heure du jour, invincible, aigre, allergique aux noix, hypocondriaque et féroce aux jeux de société. Elle n'est rien de tout cela, mais elle ose parfois se le faire croire, surtout très tôt le matin.

MARIE-ÈVE BLAIS

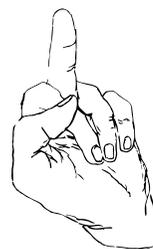


Marie-Ève Blais est libraire, elle publie dans divers blogues et zines. Elle s'intéresse à la prise de parole des femmes comme acte subversif d'émancipation, ainsi qu'à la place de la littérature dans les luttes politiques et féministes. Elle est l'une des membres fondatrices de *L'Euguélienne*, librairie féministe.

-- <https://marhiaive.wordpress.com/>

-- <http://librairieleuguelionne.com/>

JULIE BOULANGER &
AMÉLIE PAQUET



Julie Boulanger et Amélie Paquet enseignent la littérature. Après avoir tenu pendant plusieurs années le blogue d'Albertine Bouquet, elles travaillent depuis quelque temps à donner une nouvelle forme à cet avatar. À l'automne 2015, elles ont lancé le blogue *Le bal des absentes*, où elles réfléchissent à l'enseignement et à la littérature écrite par des femmes.

-- <http://lebaldesabsentes.wordpress.com>

illustrations & édition
A M Z A N G E R

L'art d'A. Anger se déploie à travers une quantité de médiums : broderie, sérigraphie, couture et édition. C'est à travers le dessin et l'illustration que son oeuvre retrouve son unité. Sa fascination pour le morbide et l'au-delà rend son travail parfois inquiétant mais non dépourvu d'une grande sensibilité, en quête obsessionnelle de sens et de beauté. Elle fait partie du collectif Les Bêtes d'hier depuis sa création en 2013 et se dévoue à mettre de l'éclat dans la vie des gens avec Pickpocket Couture.

--- www.facebook.com/pickpocketcouture

illustrations & édition
J U L I E B R U N E A U

Sur les bancs de l'école, Julie s'intéresse aux liens entre Art et Politique, et à participer à la création d'une histoire de l'art féministe, intersectionnelle et décolonisée. Julie souhaite que se dissémine une pensée anar et féministe et croit que la création est un vecteur d'expression et de transformation sociale. Au sein des Bêtes d'hier, elle contribue surtout par l'écriture, mais elle griffonne aussi un peu.

mise en page & édition
K A T A R I N L A R U E L L E

Katarin tisse et dé-tisse de la papeterie, des paysages, des grilles, des symboles et du papier. Tout en les faisant rouiller, elle se questionne sur la façon dont la femme/l'homme contrôle le temps et l'espace qui l'entoure. La semaine, elle travaille sur son projet Point de marge - articles de papeterie tissés à la main ou elle conçoit des feuilles, des enveloppes et des cartables sur son métier à tisser. Elle fait aussi partie du collectif Les Bêtes d'hier depuis sa création. La fin de semaine, elle passe son temps à coudre des poupées.

--- www.pointdemarge.com

mise en page & édition
E V A - L O A N

Eva-Loan entretient une relation amour-haine avec l'art et son milieu. C'est dans sa relation avec le politique et la création qu'il prend un sens; dans le travail collectif qui va à l'encontre de la figure atomisée de l'artiste ou de l'historien de l'art, dans une perspective critique et féministe, dans l'exploration matérielle à travers la diversité des médiums que le doute s'estompe.



Par l'intermédiaire du fanzine, de la revue ou des ateliers, des fais-le-toi-même et des foires, les Bêtes d'hier se ramène qu'importe le médium. C'est avant tout l'idée de regroupement, la promotion de la solidarité et du partage et échange des savoirs au coeur d'une perspective critique, féministe nous anime. Une manière de faire co-exister pratique et théorie, tout en gardant un pied ancré dans nos pratiques artistiques.

D'un numéro à l'autre, un sujet différent s'y voit décortiqué, visité depuis ses origines et mis en lien avec la société actuelle. Mais la théorie, surtout pour les artisan-es, demeure bien peu de chose lorsqu'elle n'est pas jouxtée à la pratique; d'où l'importance de créer ces zines faits à la main qui répondent aux questionnements et à la philosophie globale du collectif.

Chez les mêmes éditrices:

Peaux en aiguilles - Vegan tattoo et féminisme, 2015.

Dissections, 2014.

Plantes et Ovaires, 2013.

collectif d'édition féministe pour
la réappropriation et la
transmission d'un savoir accessible

www.facebook.com/quandlabeautesenva



Cette micro-revue a été créée dans le cadre du festival Dans ta tête 2016 et a été tirée à 200 d'exemplaires.